

Athènes - 5 janvier 2019

Thème : Falsification, distorsion

La "post-vérité", si contemporaine et si immémoriale

Paul Ardenne

Bonsoir à tous.

Merci d'abord pour cette invitation.

Le thème de notre rencontre est "Falsification, distorsion". En préparant mon intervention, je me suis rappelé avoir été historien dans une vie antérieure et avoir alors mené diverses recherches relatives à l'histoire religieuse et à l'histoire de la colonisation. Religion, colonisation : dans ces deux domaines, la falsification autant que la distorsion des points de vue se portent à merveille, tandis que la vérité, elle, se porte beaucoup moins bien. Les religions sont des fables, elles n'entretiennent avec la vérité qu'un très lointain rapport. La colonisation, pour sa part, repose sur un sale mensonge. Ce que le colonisateur apporte au colonisé serait forcément nécessaire, positif et profitable à ce dernier. Voilà, on en conviendra, une bien sinistre plaisanterie.

Mon exposé portera sur la "post-vérité", un concept très en vogue depuis 2001, cette "post-vérité" qui est elle aussi, comme la religion,

comme la colonisation, une forme de falsification et de distorsion du point de vue que l'on porte sur la réalité. Ma perspective, à propos de la "post-vérité", sera celle-ci : évaluer si oui ou non, dans l'histoire des humains, la "post-vérité" est un phénomène récent ou, au contraire, permanent.

*

On a commencé à employer le terme de "post-vérité" dans la foulée du 11 Septembre 2001, tandis que les États-Unis d'Amérique victimes des attentats perpétrés contre le World Trade Center à New York décident d'une riposte de grande envergure. Devant l'ONU, Colin Powell, secrétaire d'État à la Défense du président de l'époque, George W. Bush, accuse alors l'Irak de détenir des armes de destruction massive. Ce qui n'était pas le cas, comme le montrent toutes les enquêtes indépendantes menées à ce moment-là. La conséquence de cette affirmation est cependant l'entrée en guerre des États-Unis d'Amérique contre l'Irak de Saddam Hussein, l'invasion de ce pays puis la destitution de son dirigeant.

Pourquoi a-t-on pu parler, dans ce cas précis, de "post-vérité" et non pas, plus simplement, de mensonge pur et simple ? En dépit des faits, il s'est trouvé un grand nombre de personnes, parfois très influentes, pour croire ou pour préférer croire que la thèse soutenue par Colin Powell, celle d'un menteur, était vraie. De l'avis des spécialistes en communication, le principal moteur ayant permis ce tour de passe-passe et cet aveuglement volontaire est l'émotion. Les attentats du 11 Septembre avaient frappé l'opinion publique de stupeur. Majoritairement, cette même opinion publique, parce qu'inapte à se raisonner, parce qu'incapable de rationaliser la

situation, a réagi alors émotionnellement. Il fallait une vengeance, le plus vite possible. Il fallait que le sens commun malmené retrouve sa sérénité. Le coupable désigné est devenu le coupable idéal puis le vrai coupable. Un mensonge odieux aux conséquences criminelles, au passage, a été travesti en vérité indiscutable (entre parenthèses, nous attendons toujours la convocation de Powell et de Bush devant la Cour Pénale Internationale, où ils doivent être l'un et l'autre jugés pour agression et crimes de guerre).

La "post-vérité", donc. Née en 2001 s'il faut en croire certains analystes, elle n'aurait pas cessé, depuis les tragiques événements new-yorkais, de prospérer. Pourquoi cette prospérité ? Le développement de l'ère numérique, qui va permettre une communication globale, l'irruption, aussi, des réseaux sociaux (Facebook, 2007) ont pour effet, dans la foulée du 11 Septembre, d'accroître l'étendue de la "post-vérité". Les informations non vérifiées, les hoax, le complotisme, la parole de gourous de l'information autoproclamés deviennent dans ce contexte des standards de la société et de la culture de l'information, avec cette conséquence : n'importe quel mensonge, s'il est proféré au bon moment (c'est-à-dire lorsque l'on a envie de l'entendre) peut prétendre relever de la vérité. Dans cet environnement, "falsification" et "distorsion" cessent d'être des anomalies du système communicationnel. Elles deviennent au contraire non seulement des menaces omniprésentes mais aussi des constituants de l'information et de la communication. Ces constituants sont problématiques, faut-il le préciser, parce que non neutres, pervers et manipulateurs. Plus que jamais, il conviendra en conséquence de se méfier de la communication. Il n'est pas malvenu, le cas échéant et comme le suggère le philosophe romain Mario Perniola, de se positionner "contre" la communication. Une réponse appropriée au caractère pernicieux de la "post-vérité", en toute légitimité, peut être le refuser d'adhérer aux réseaux sociaux. Ou encore l'obligation de tenir pour

sérieuse une information uniquement si l'on a la certitude que cette information a été dûment vérifiée.

*

Posons-nous, à ce stade de l'exposé, cette question concrète : comment une "post-vérité" s'énonce-t-elle ? Énoncer une contre-vérité n'est guère difficile : il suffit de mentir effrontément ou de se tromper totalement. Si je dis ici, à Athènes, que les montagnes qui surplombent votre ville sont de l'eau, on me dira que je fais erreur. Je peux mentir par ignorance ou par conviction. On a beaucoup ri, il y a quelques mois, de ce prédicateur saoudien qui prétendait non seulement que la terre ne tourne pas mais aussi, en dépit des apparences, que les avions en vol ne bougent pas. Ce point de vue, considéré comme vrai par ce prédicateur, lui a été dicté par sa foi et ressortit du mensonge par conviction. Ce qui fait la contre-vérité, dans ce cas, est la contradiction flagrante entre l'énoncé et la réalité : de même que les montagnes de l'Attique ne sont pas faites d'eau, la Terre tourne sur elle-même et les avions en vol se déplacent bien. Prétendre le contraire relève de l'erreur patente.

Si énoncer une contre-vérité est aisé, énoncer une "post-vérité" est assurément plus complexe. Pour qu'advienne la "post-vérité", il convient d'intégrer cette éminente donnée que représente, en son processus, l'incertitude ou plutôt, l'hypothèse même de l'incertitude. L'évaluation des faits énoncés doit être non pas évidente mais ouverte. Si je dis par exemple : "Tous les Mexicains qui essaient d'entrer aux États-Unis d'Amérique sont des violeurs et des criminels", on m'accusera d'office de généraliser. Mais je pourrai en retour faire valoir que certains de ces Mexicains qui tentent de s'introduire aux États-Unis sont sans nul doute des violeurs et des

criminels et cela, sans être en mesure d'être contredit. Ce fragment de vérité ne fait pas toute la vérité mais il accommode la vérité avec la possibilité de faire d'une erreur, voire d'un mensonge, une potentialité de vérité, la germination d'une vérité, l'élément incubateur d'une vérité qui certes n'est que fragmentaire mais qui ne demande qu'à grandir.

On a reconnu avec cet exemple une affirmation honteuse mais restée fameuse de Donald Trump, actuel président des États-Unis d'Amérique, proférée en 2016, lors de sa campagne électorale, depuis la Trump Tower de New York. La formule exacte est celle-ci : "Quand le Mexique nous envoie ses gens, il n'envoie pas les meilleurs éléments. Il envoie ceux qui posent problème. Ces gens apportent avec eux la drogue. Ils apportent le crime. Ce sont des violeurs". Trump, nous le savons, est devenu par excellence le héraut mondial de la "post-vérité". Pour cette raison : elle est persuasive, efficace, elle affirme plus qu'elle trompe. Le New York Times a recensé dans les différents messages émis par le président américain depuis son investiture à la Maison Blanche plus de 5000 mensonges, un record difficilement dépassable : plusieurs mensonges par jour. Ce record n'est pas le fait du hasard. Il est clair que Trump, en termes de communication, a bien compris que l'actuelle période était plus propice à la "post-vérité", c'est-à-dire aux .affabulations, qu'à la vérité même

L'impression aujourd'hui dominante, au vu de l'importance prise par les réseaux sociaux, au vu, surtout, de leur saisissante capacité à jouer de l'émotion générale et à condenser cette émotion, est celle d'une prééminence de la "post-vérité". Avec cette terrible conséquence : on ne peut plus être sûr de la "vérité", on ne sait plus trop ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Cette impression est pertinente. Qui plus est, la contamination post-véritable, activée à partir des réseaux sociaux, n'a pas manqué d'essaimer, jusqu'à affecter des médias jusqu'alors rigoureux dans leur traitement de l'information. En décembre 2018, une évaluation indépendante de CNN et de Fox News, deux télévisions d'information continue, a établi que ces canaux d'information avaient muté en outils de propagande, rien moins. Pour cette raison : l'information, par ces télévisions, n'est pas traitée en fonction de l'événement mais de

manière à orienter clairement la perception de l'événement, au bénéfice d'une position politique partisane.

Que penser de cette situation ? Sans conteste, elle est immorale. Rumeurs, hoax, informations tronquées ou carrément fausses dont se nourrit la "post-vérité", du point de vue de la stricte vérité, sont évidemment inacceptables. La vérité, par définition, ne saurait être fausse. Elle peut être orientée, du fait de l'opinion, ou travestie, du fait de la propagande, ou encore tronquée, du fait des limites de l'information ou de la connaissance humaines, mais fausse et fausse absolument, sûrement pas. La "post-vérité", qui se montre capable de mettre à égalité vérité et mensonge, désigne en fait un régime de croyance particulier caractérisé par un rapport renouvelé à la "vérité". En quoi le rapport entretenu conventionnellement avec la vérité est-il, avec la "post-vérité", bousculé ? Loin d'avoir le culte de la vérité vraie, la "post-vérité" met en forme une vérité diversement vraie ou fausse, ou ni vraie ni fausse. La "post-vérité", précisons-le, n'est pas tout bonnement l'opinion, la *doxa*, ce point de vue personnalisé que chacun de nous a le droit de préférer et de faire valoir. Plus tactiquement, la "post-vérité" reste la vérité mais une vérité avec laquelle on a décidé de négocier, de transiger, au terme d'une pratique assumée d'instrumentalisation. La "post-vérité", forme spécifique de la vérité, a cette particularité, en effet : elle intègre *in substantia, en plus de ses éléments vrais, une certaine quantité de mensonge assumée et consentie.*

*

L'idéalisme classique, dans la lignée platonicienne, place à l'apogée de ses valeurs la vérité. Non sans raison, d'un point de vue humain et plus encore politique. En vertu de la pensée idéaliste, il ne peut y

avoir de monde bien vécu, de réalité bien saisie, que "vrais", c'est-à-dire appréciés dans toute leur vérité. L'idéalisme abhorre le mensonge tout comme le feu craint l'eau. De même que l'eau éteint le feu ou réduit sa vitalité, le mensonge, ce contraire de la vérité, corrompt d'office toute pensée idéale. Le postulat idéaliste, de façon déclarative, implique que la vérité soit un principe, c'est-à-dire, étymologiquement, "ce qui est pris en premier", ce qui vient en première instance, ce qui est au commencement et fait "origine" - l'élément fondateur.

Ce n'est pas le cas avec la post-vérité, où c'est l'émotion d'abord qui façonne le contenu d'une information, qu'elle soit au demeurant vraie, partiellement vraie ou pas loin d'être fausse. Dans le cas de la "post-vérité", je ne juge pas en fonction du fait mais je juge en fonction d'abord de ma sensation du fait, de l'émotion que le fait me procure. Le seul vrai qui m'intéresse, au juste, est celui qui m'est admissible, celui que je peux assimiler, et qu'importe s'il y a mensonge. La vérité, dans ce cas, n'est pas un principe mais un composant de ma construction personnelle de la vérité.

Cette façon de "traiter" la vérité, autant dire : de trafiquer avec la vérité, est-elle au demeurant si nouvelle ? La question à poser, à ce stade de l'exposé, c'est bel et bien celle de l'historicité même de la "post-vérité". Le concept de "post-vérité", on l'a dit, est récent. Il prospère de l'existence de réseaux sociaux élargis qui permettent à la fois une communication de masse et une ubiquité généralisée. Est-ce à dire pour autant que la "post-vérité", en tant que mécanisme psycho-sociologique, est un phénomène inédit, original ? N'est-elle pas, plutôt qu'historique (maintenant seulement, aujourd'hui), transhistorique (de tous temps) ?

Le point de vue soumis à votre appréciation, contexte et technologies mis à part, sera celui-ci : la "post-vérité", tout bien considéré, n'est en rien un phénomène nouveau. Elle est au contraire

un "classique" de la communication humaine, un "classique" dont bien des exemples préexistent à notre période.

Un exemple bien connu des Français, parmi d'autres, en est fourni par la "Grande Peur", épisode dramatique de la révolution française datant du début de l'été 1789. Dans les campagnes françaises, où l'on saisit mal, faute d'informations précises, ce qui est en train de se passer à Versailles, à la cour du roi Louis XVI aux prises avec un fort vent de contestation sociale, se répand la rumeur selon laquelle les nobles, çà ou là (on ne sait pas exactement), ont commencé à massacrer les paysans par crainte que ceux-ci s'en prennent à leurs vies et à leurs biens. La conséquence de cette rumeur, bien dénommée "Grande Peur" (les paysans prennent peur, ils s'organisent pour surmonter et vaincre cette peur), est tragique. Craignant cette fois pour leurs propres biens et pour leurs propres vies, les paysans français, en de multiples endroits et sans mouvement d'ensemble, anticipent la prétendue violence nobiliaire et décident d'attaquer châteaux et seigneuries. Il en résulte des massacres monstrueux, quasi rituels, où l'on vient se venger de plusieurs siècles d'humiliation, ainsi que l'accélération de l'effondrement du système féodal.

La "Grande Peur", comme toutes les rumeurs suivies d'effets (un phénomène bien analysé, de longue date, par les spécialistes de l'information), démontre si besoin est l'importance historique de la falsification, de la distorsion du point de vue et de l'information. Précisons, parce qu'il le faut, que la rumeur ne favorise que les esprits préparés, dira-t-on en paraphrasant Louis Pasteur (Pasteur disait non sans raison que le hasard ne favorise que les esprits préparés). Faisons courir le bruit que les nobles vont massacrer les paysans. Si rien n'indique que cette information est crédible, et si les relations entre nobles et paysans sont au beau fixe, personne ne réagira à ce bruit. Les nombreux pogroms qu'a connus la Russie

tsariste, entre autres exemples innombrables, montrent qu'une rumeur est uniquement suivie d'effets lorsque l'on est prêt à croire ce qu'elle véhicule. Plus encore, lorsque l'on attend qu'elle advienne. Ainsi, autre exemple anticipant le 11 Septembre et la "dictature de l'émotion", du génocide des Tutsis au Rwanda, en 1994. Les Hutus ne découvrent pas tout d'un coup qu'ils ne peuvent plus vivre avec les Tutsis et qu'il va leur falloir les éliminer tous demain matin. La vérité, c'est qu'ils ne souhaitent plus, de longue date, pour des raisons qui relèvent de divergences ethniques, partager le pouvoir avec les Tutsis. La propagande hutue radicale de la radio des Mille Collines les y encourage au demeurant des semaines durant, avant le déclenchement des massacres du printemps 1994, qui fait suite à un intense matraquage médiatique.

Au regard de ces quelques exemples (on pourrait les multiplier), force est de mesurer que la "post-vérité" n'est pas née avec le 11 Septembre. Plus sûrement, elle semble bien avoir toujours existé - "toujours-déjà" existé, pour parler à la manière de Martin Heidegger.

Qu'en est-il, aujourd'hui, de la vérité comme principe fondateur, et comme donnée éthique fondamentale ? Le pire, faut-il croire, serait advenu. Le pire pourquoi, et sous quelle forme ? À la vérité comme principe fondant les relations interhumaines, cette vérité des échanges d'où émanent la franchise, le "parler vrai", l'exactitude ou encore l'objectivité, se serait pernicieusement substituée, et pour longtemps semble-t-il, cette nouvelle pratique de la vérité, tortueuse celle-ci, louche, qu'incarne le mouvement puissant de cette "post-vérité" dont nous parlons ici. Est-ce si vrai ? Je ne le crois pas. Si la "post-vérité" existe, gageons qu'elle a aussi toujours existé. Et que si elle a toujours existé, c'est de façon vraisemblable parce qu'elle est une "pratique" de l'action historique qui semble génétiquement codée dans l'être humain, et qui relève pour finir de la stratégie en vue de la conservation de l'espèce. La falsification, la distorsion du point de vue, parfois, semblent nécessaires à l'évolution des situations, plus

nécessaires en tout cas que la vérité pure et dure, qui paraît alors devoir geler toute situation et interdire d'en permettre le développement. S'alléger de la vérité, dans certaines circonstances, contribue de façon dynamique à débloquer l'ordre du monde.

On peut dès lors risquer ce postulat, à méditer : il existe un mouvement de l'Histoire qu'amplifient la falsification et la distorsion. Ce mouvement, son moteur est la sur-émotivité et ses conséquences irrationnelles. Il est l'effet, en termes dialectiques, d'une sur-émotivité constructive.

Non que la vérité ne soit pas une valeur absolue, elle est parfois une valeur humainement *insuffisante*. Valeur qu'il convient alors de boutiquer, de bricoler en l'humanisant jusqu'à la travestir - ou bien l'inertie, la perte de contrôle ou la mort.

Je vous remercie.

*